



PORTRAIT *Aux bains des Pâquis à Genève, une expo photo à l'occasion des 30 ans d'Aspasie dévoile le quotidien d'Angelina. Une façon de combattre la stigmatisation des prostituées.*

Derrière la prostituée, la femme



PHOTOS ERIC ROSET

RACHAD ARMANIOS

«Tu auras deux heures pour faire passer le message que légaliser la prostitution permet une meilleure prévention!» Dans les locaux de l'Association pour la défense des travailleuses et des travailleurs du sexe (Aspasie), aux Pâquis, Angelina discute avec un militant qui lui demande un coup de main dans le cadre de la 6^e conférence francophone sur le VIH/SIDA, qui débute dimanche à Genève. Cette prostituée, une Colombienne d'une quarantaine d'années, est membre du comité de l'association, qui fête trente ans d'existence. Angelina s'est engagée dans l'organisation, cofondée en 1982 par la célèbre péripatéticienne Grisélidis Réal, quand l'UDC genevoise a déposé un projet de loi visant à prohiber la prostitution aux abords des écoles. «Il s'agirait de préserver les enfants de ce spectacle effrayant, s'insurge-t-elle. Mais nous ne sommes pas un spectacle effrayant. Et surtout, nous sommes en majorité des mères, il ne nous viendrait pas à l'idée de travailler devant une école!»

Elle-même mère de trois enfants (entre 15 et 24 ans),

elle refuse d'être réduite à sa profession: «Nous sommes des femmes comme les autres. Des mères, des sœurs, des voisines, qui font les courses, vont à la poste ou à la gym.» En survêtement de sport, elle explique pourquoi elle a posé pour le photographe genevois Eric Roset. Douze photos de grand format (85x120cm), retraçant «la journée d'une prostituée», entre le café matinal, le fitness et le trottoir, seront accrochées dès aujourd'hui le long de la jetée des bains des Pâquis. Une façon de lutter contre la stigmatisation et de réclamer le respect. Aux Pâquis, dans le regard des passantes, Angelina lit trop souvent la méchanceté, la désapprobation. Hors du quartier, difficile d'afficher sa profession, au risque, parfois, de se faire insulter ou ostraciser. Il y a quelques années, elle suivait une formation. Tout allait bien. Jusqu'au jour où le directeur de l'école l'a reconnue sur le trottoir...

«Mentir, c'est le plus dur»

Par prudence, le modèle a demandé au photographe de ne pas montrer son visage. Car cette femme curieuse s'est ins-

crite dans une nouvelle formation. «Pour mon enrichissement personnel.» Angelina va au Mamco, au Victoria Hall, et a découvert Tolstoï grâce à une ancienne collègue russe.

Dans le cadre d'Aspasie, la militante a mis sur pied des cours de français gratuits pour les prostituées et veut développer des leçons de cuisine et de fleuristerie. Une façon de leur sortir de leur quotidien, mais dans un cadre leur permettant de rester elles-mêmes. «Mentir, c'est souvent ça le plus dur.» Beaucoup de travailleuses du sexe, latines en particulier, viennent de familles traditionalistes, précise Angelina. Laquelle a caché sa profession à son aîné jusqu'à sa majorité, «quand il était en âge de comprendre».

En Colombie, en revanche, «on grandit vite. Je me suis prostituée dès mes 12 ans.» 12 ans! «Je voulais vivre ma vie et quitter la maison, m'amuser, avoir de l'argent. Mais j'ai toujours exercé librement.» La fillette grandit vite en effet. Bien vite. A 15 ans, elle est enceinte. A 20, elle part pratiquer au Japon où les prostituées reversent une part à la Yakuza, la mafia nipponne. Angelina parle

six langues, témoins d'une vie faite de nombreuses étapes, dont l'Italie, le Tessin, Berne, Zurich puis Genève. Avec l'anglais, elle se distingue et s'assure de nombreux rendez-vous.

L'art de la séduction

«Putain, tu te fais de la pub pour les clients», la taquine une collègue dans un coin de rue. En rejoignant son studio où elle travaille et vit, Angelina distribue aux copines des flyers de l'exposition où on la voit dans un cuir moulant. Elle se qualifie de «sexy, ce qui n'a rien à voir avec vulgaire, même si la différence est subtile». Svelte, cette brune bien dans sa peau se dit choquée par les tenues provocantes de certaines adolescentes. «Comme mère, je ne permettrais jamais ça!»

La séduction, tout un art. Au travail, elle attire les clients en les captivant par son regard. Sur le plan privé, elle veut qu'on la découvre pour qui elle est. «Ensuite seulement, je mets les talons, et là, les hommes tombent par terre. Je suis une bombe.»

Après avoir franchi la porte de l'immeuble derrière laquelle sont postées deux jeunes femmes peu vêtues, Angelina

monte chez elle. Tapis rouge, effets de maquillage sur la coiffeuse, rideaux fermés, lit défait. Dessous, on aperçoit une rangée de chaussures à talons. «Fille de jour», elle exerce de 5h30 à 13h. Ensuite, le studio redevient sa sphère privée. La transition ne pose pas de problèmes, mais Angelina met en garde contre les risques du mélange des sphères privée et professionnelle. Elle s'est mariée par deux fois avec des clients dont elle est tombée amoureuse, et par deux fois cela a débouché sur un divorce. «Mon activité n'était pas en cause, mais nous étions partis sur de mauvaises bases.»

«J'aime ma profession»

Avec ses clients, essentiellement des habitués, pas de sentiments amoureux, donc. Mais des liens étroits peuvent se tisser, une affection, voire une amitié. L'acte sexuel n'est qu'une partie minime de ce travail, quel demande de grandes qualités humaines, explique-t-elle. «Une fois, un homme m'a donné 800 francs uniquement pour l'écouter, le cajoler et le rassurer.» Une professionnelle sait mettre les clients à l'aise et répondre à

leurs besoins spécifiques. «Tu seras la meilleure chose qui va m'arriver cette semaine, m'a dit aujourd'hui un homme. C'est valorisant. J'aime ma profession, je la pratiquerai jusqu'à la retraite.»

Quand elle l'a révélée à son aîné, celui-ci s'en doutait déjà. «Il avait spéculé sur la façon dont j'avais pu élever seule trois enfants et subvenir aux besoins de ma mère, malade en Colombie. Il m'a trouvée courageuse, mais s'est inquiété pour ma sécurité.»

Ceinture noire de ju-jitsu, cette quadra n'est pas du genre à se laisser faire. Elle a un jour porté secours à une fille, hurlant dans un studio voisin, qu'un client avait attachée pour la violer. «Moi, je n'ai jamais eu de problèmes. Je ne monte jamais avec des drogués ou des gens bourrés, et je me fie à mon intuition.» Outre la sécurité, elle ne veut pas être «traitée comme une bonne». C'est pourquoi elle refuse systématiquement ses charmes aux clients d'une certaine origine. Combattre la stigmatisation et la pratiquer: paradoxale, sincère, battante, Angelina est une personne comme une autre. I

Aspasie, trente ans de militance

Questions à Michel-Félix de Vidas, chargé de communication d'Aspasie.

Comment l'association Aspasie est-elle née?

Michel-Félix de Vidas: Dans les années 1975-80, en France, des prostituées ont revendiqué le fait d'aller dans la rue. Parmi les militantes, Grisélidis Réal est venue à Genève et s'y est fait l'entendard de cette cause. L'un des premiers combats de l'association est l'obtention que le certificat de bonne vie et mœurs puisse être délivré immédiatement à toute personne quittant la prostitution. Il fallait alors attendre cinq ans, ce qui condamnait à rester dans le métier. Puis il y a eu l'électrochoc du sida. Les prostituées, les homosexuels et les personnes dépendantes de stupéfiants ont été stigmatisés comme vecteurs de la maladie. Aspasie a alors travaillé sur la prévention et la

santé en cherchant à responsabiliser les travailleuses du sexe et les clients, ce qui est toujours d'actualité. Aspasie a aussi permis que les prostituées soient imposées en fonction de leurs revenus. Car il y a seulement vingt ans de cela, l'administration fiscale fixait l'impôt en évaluant les revenus en fonction du physique des travailleuses du sexe!

Aujourd'hui, quelle est la tâche d'Aspasie?

Nous œuvrons pour la reconnaissance des personnes prostituées comme des citoyens à part entière et défendons leurs droits, dont l'accès aux services publics. Nous avons par exemple des permanences pour les aider à remplir leur déclaration fiscale, nous les aidons à combattre l'usure des bailleurs qui profitent du marché de l'immobilier. Nous luttons aussi contre la stigmatisation, dont une tendance à vouloir déplacer

la prostitution hors des centres-villes. Nous avons par ailleurs des équipes spécialisées qui vont sur le terrain, dans la rue ou les salons, pour faire de la prévention. Deux bus se tiennent au boulevard Helvétique et à la place des Alpes. Aspasie peut communiquer dans douze langues.

Les milieux qui luttent contre le sida constatent qu'il faut redoubler d'effort en matière de prévention, car les gens sont devenus moins prudents...

Effectivement, nous avons entendu que toujours plus de clients irresponsables demandent des rapports non protégés. Ensuite, il est difficile de dire combien de filles acceptent ces rapports à risque. La base est volontaire, mais les filles qui refusent peuvent se voir mises à l'écart ou ne pas avoir de travail. RA

Les bienfaits de la réglementation

Entre 600 et 900 personnes en activité à Genève, dont peut-être 10% d'hommes, 110 salons répertoriés, 42 agences d'escort girls et trois sexe centers. A Genève, l'offre en matière de prostitution est particulièrement foisonnante. La richesse de Genève et ses nombreuses organisations internationales attirent les étrangères. «Mais sur place, le coût de la vie – dont le logement ou les primes d'assurance – casse les illusions», constate Michel-Félix de Vidas, d'Aspasie. Les prostituées peuvent envoyer un peu d'argent à la famille, mais beaucoup ne font que survivre, ce qui augmente le tournus dans la profession.»

L'autre explication est à chercher dans la politique «réglementariste» de la Suisse, qui attire les travailleuses et travailleurs du sexe des pays où la prostitution est illégale. Depuis que la France a légiféré en 2003 contre le racolage passif, le nombre de prostituées françaises a crû de 28% cumulés sur huit ans, une «hausse très sensible», selon M. de Vidas.

Plus un pays est répressif, plus les conditions pour exercer sont mauvaises: «En France, quand une prostituée a un problème avec un client, elle n'ose pas ap-

peler la police», raconte Angelina. Le travail de prévention est aussi plus compliqué puisque l'activité se déplace en banlieue ou au milieu des forêts.

A Genève, le porte-parole de la police Patrick Puhl se félicite également du cadre légal, qui protège ce milieu facilement criminogène. L'obligation de s'enregistrer auprès de la Brigade des mœurs permet à celle-ci d'expliquer aux nouvelles venues leurs droits et devoirs, ce qui, selon M. Puhl, marque le début du lien entre la police et les professionnelles du milieu, complété par les nombreux contrôles qui rendent la prostitution forcée très difficile. Un constat partagé par M. de Vidas. Il n'y a pas de cas de prostitution forcée qui a été constaté, selon M. Puhl, même s'il reste possible que des femmes soient manipulées depuis l'étranger. En outre, l'autorégulation fait barrage aux abus, car les professionnelles sont promptes à les dénoncer. Il n'y a d'ailleurs pas de prostitution de mineurs à Genève, selon nos interlocuteurs. Quant aux sans-papiers qui exercent illégalement, elles formeraient «la portion congrue», estime M. Puhl. RA